



CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI

Anul XIV. Nr. 132.

Noiembrie 1985

Noi Tracii

00187 - Roma, Foro Traiano, 1-A

Tel. (06) 679.77.85

EVOLUTION AGRAIRE ET CROISSANCE DEMOGRAPHIQUE

par J. C. DRAGAN

Durant le Congrès International des Sciences Historiques organisé à Stuttgart du 25 Août au 1er Septembre 1985, j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt la brillante exposition du Prof. P. Deprez (Canada) sur les «conditions économiques», qui ont eu des conséquences sur la famille et ont porté des «changements démographiques» surtout dans le Moyen Age, quand les activités économiques se réfèrent exclusivement à l'agriculture et à l'artisanat, parce que l'industrie n'avait pas pris encore son essor.

Mais ces «conséquences» ont pu être provoquées même par d'autres «causes» auxquelles je voudrais ajouter d'avantage quelque'une. Par exemple l'Italie, a eu beaucoup de conquêtes militaires, nécessitant des soldats. A un certain moment la population paysanne s'est réduite considérablement et plus tard elle a fait place aux migrants.

Je vous disais même le «christianisme» a contribué, par ses principes singuliers, quand il est parvenu à conquérir l'état, devenant religion officielle et ensuite dépassant l'état il a contribué à détruire l'Empire Romain, le plus grand organisme politique de l'antiquité.

Mais la situation économique avec ses conséquences démographiques changeait même en relation avec les «conquêtes». L'importation du blé d'Egypte et des produits d'autres régions conquises ont eu des influences sur l'économie, sur l'emploi, sur le travail et sur la famille.

Pour mieux comprendre comment la population a évolué dans le Moyen-Age, et s'est réduite pour une série de causes, je voudrais avec votre permission, ajouter quelques mots de plus sur la «densité» de la population de l'Empire Romain au temps d'Auguste, c.à.d. au point de départ.

L'historien Alexandre von Randa et d'autres, soutenaient que l'Empire Romain avait 60 millions d'habitants, dont 15 millions en Italie. Si nous faisons de nos jours un rapport avec la population actuelle, nous découvrons un coefficient de multiplication de 4; l'Italie s'approche à 60 millions. Ce même rapport vous le trouvez dans les pays différents, à savoir dans l'Occident.

Par exemple l'Espagne avait 9 millions d'habitants et maintenant elle a 36 millions exacts. La Gaule avait une population de 12 millions, qui multipliée par quatre donne 48 millions et maintenant ils sont 53 millions, à cause des facilitations fiscales accordées par l'Etat et à cause des étrangers.

Dans le reste de l'Empire en Europe orientale, en Grèce, Odrysie et dans la Dacie, on découvre également le coefficient 4.

Si on procède encore d'une manière inverse, en divisant le chiffre de la population actuelle, il y a une nouvelle confirmation. Par exemple la Roumanie-Dacie, avec une population actuelle d'environ 20-25 millions de roumains, sur le territoire entier, la Dacie entière, à l'époque ancienne, devait avoir au moins 5 - 6 millions; du reste elle était connue comme fortement habitée et riche.

Une autre vérification on la retrouve dans les textes du médecin du Trajan, Criton qui l'a accompagné toujours; il a écrit qu'après la conquête de la Dacie par Trajan, ce dernier a enlevé 500.000 personnes, des soldats, esclaves, ouvriers, jeunes daces, (qui ne voulaient pas avoir un esclave de la Dacie qui avait enlevé le sommeil aux Romains depuis l'an 86 jusqu'au 106, période durant laquelle ils payaient un tribut aux Daces ?!). Cet enlèvement à 500.000 devient plus «plausible», référé à une population de 5-6 millions; ceci donne un pourcentage de 10% sur la population totale, remplacée par la venue d'autres éléments «ex toto orbe romano». C'était trop simple comme a fait Jérôme Carcopino, il a réduit le chiffre à 50.000, oubliant qu'à la suite des simples batailles, les Romains déplaçaient jusqu'à 100.000 personnes à la fois.

De la même façon, la Pannonie a du avoir au moins 2,5 millions parce que maintenant elle a 10 millions d'habitants (Hongrois). La venue des hongrois, des magiars, limités à sept tribus 70.000 environ (leur familles étaient détruites par les Bulgares en Atelkütz) auxquelles il faut ajouter trois tribus des Kabars mozaïcs, du schisme des Caraites, parties de la Casarie dans les steppes Scythes, au total 100.000 envahisseurs établis en Europe centrale d'où ils ont flagellé par des raids, la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Haemus. Sur 2,5 millions d'aborigènes (Pannoniens, Illyriens, Daces), que représentent-ils les 100.000 nouveaux venus ? Ils se sont imposés à la population pacifique de la plaine, établissant un état et introduisant leur langue mongolo-uro-altaïque.

La même histoire se vérifie en Bulgarie, l'ancienne Odrysie ou petite-Thrace, qui a du avoir au moins une population de 2 millions d'habitants, les

Thraces romanisés, parmi lesquels se sont infiltrés des Slaves, soit-disant agriculteurs pacifiques, sur lesquels se sont imposées quelques tribus de chevaliers bulgares au sud du Danube en nombre très réduit (30.000), mais très féroces avec leur chef Asparuch, portant avec eux le nom de leur dernière résidence sur le Volga, où ils avaient le hanat de «Volgarie». Ils ont soumis la population locale et faisaient des raids dans toute la péninsule d'Haemus pour l'encaissement d'impôts. Même en Odrysie on découvre le coefficient 4 en relation à la population actuelle, mais rapporté non pas aux nouveaux venus Bulgares, mais à toute la population locale.

En conclusion, en tenant compte de toutes ces considérations, en partant de la population du temps d'Auguste de 60 millions, population accrue avec les nouvelles conquêtes de Trajan qui ont porté l'Empire à sa plus grande extension, on comprend mieux comment dans le Moyen-Age la population de l'Empire a pu tomber à 30 millions d'habitants. Quand les «circonstances» ont changées la population s'est accrue surtout dans ces derniers siècles, et a récupéré d'avantage les pertes subies dans le Moyen-Age.

Enfin, des études nouvelles et plus approfondies sur la démographie, basée sur des statistiques dans plusieurs domaines de la vie, seront nécessaires et utiles pour reconstruire une image plus véridique et réelle de l'histoire européenne, dans laquelle persiste beaucoup de fausses images.

L'étude très qualifiée du Prof. P. Deprez peut représenter un modèle à suivre.

J. C. D.

Redacția mulțumește colaboratorilor pentru materialele trimise și recomandă ca articolele să fie clare, concise, cu material ilustrativ. Fiecare autor își asumă responsabilitatea ipotezelor enunțate și a exactității datelor.

Întrucât revista Noi Tracii a devenit organ al Centrului European de Studii Trace, articolele pot fi trimise și în limbi de largă circulație - engleză, franceză, germană, spaniolă, italiană.

Colaboratorii din România pot trimite manuscrisele dactilografiate și atent corectate și la adresa: Ion Coja, Căsuța poștală 73-17, București.

LA LINGUA DEI POPOLI IL PIU PREZIOSO ARCHIVIO DOCUMENTARIO

di NERMIN VLORA FALASCHI

Il glottologo danese R. Rasku scrive: «Quando mancano documenti storici, nessun altro mezzo per arrivare a conoscere l'origine dei popoli è importante quanto la lingua».

Il problema della provenienza del popolo albanese e della sua lingua è stato trattato da molti studiosi. Però, su vere basi scientifiche, assolse questo compito per la prima volta lo storico tedesco Johan Thunmann. Basandosi su fatti storici e rilevamenti geografici, e usando il materiale linguistico disponibile, egli poté accertare nel 1774 che gli Albanesi provenivano dagli Illiri, che considerò affini ai Traci (J. G. Thunmann, *Untersuchungen über die Geschichte des östlichen europäischen Völker*, Lipsia 1774).

Verso la fine del secolo XIX, l'ipotesi dell'affinità dell'albanese con il tracio fu accertata da numerosi glottologi. Comunque, è stato l'albanologo G. Weigand che ha esposto questa teoria con argomentazioni complete. (*Sind die Albaner die Nachkommen der Illyrier oder der Thraken?*, Balkan Archiv 1927).

Il glottologo bulgaro Vladimir Georgiev afferma che nell'antichità tre erano le lingue principali parlate nella Penisola Balcanica: il greco nel meridione, l'illirico a occidente e il tracio a oriente (*Introduzione alla storia delle lingue indoeuropee*, Roma 1966).

Merita rilevare che il tracio è considerato una delle fonti della lingua romena e si può constatare che nel romeno vi sono molte parole, specialmente toponimi, che con l'albanese hanno un significato analogo. Fra le più interessanti di queste parole, una riguarda il nome della capitale: *Bukuresht* (Bucarest), dove «Bukur» vuol dire «Bella» e «esht» significa «è», quindi «Bella-è».

Del resto, in Romania non mancano altre città che risalgono fino all'epoca del ferro e che presentano la stessa caratteristica, come per esempio «Balta Verde» (in albanese «Fango Giallo»), oppure «Gruia» (Donna), «Gura» (Pietre) etc.

A proposito di questi e di altri nomi di località di chiara origine illirica, hanno scritto in modo particolare due studiosi romeni, Russu e Dumitrescu.

La teoria dell'affinità tra illirico e tracio è stata sostenuta anche dal noto studioso Norbert Jokl, che mette in evidenza una serie di analogie fra il tracio e l'illirico-albanese, non solo sotto l'aspetto lessicale, ma anche nel sistema fonetico e nella forma delle parole, giungendo alla conclusione che è vero che l'albanese ha strette connessioni con l'illirico, ma anche con il tracio.

Ecco una sua citazione significativa: «Comunque sia, osserviamo che le eredità linguistiche provenienti dalle lingue antiche dei Balcani, come quella degli Illiri e dei Traci, sono strettamente collegate con la lingua albanese». (N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte*, Vienna 1924).

Lo studio comparato delle lingue illirica e tracia ha avuto un nuovo slancio in questi ultimi dieci anni. Tuttavia è sempre necessario eseguire un esame filologico molto dettagliato per liberarle dalla veste greca che spesso incombe su tutti gli studi umanistici.

Lo studioso austriaco J. G. von Hahn, fin dal 1854 escludeva ogni dubbio sulla diretta discendenza degli Albanesi dagli Illiri, insieme agli Epiroti ed ai Macedoni, collegando queste popolazioni ai preistorici Pelasgi (cf. *Albanesische Studien*, Jena 1854).

D'altro lato, ho già avuto occasione di rilevare che, secondo la testimonianza di Erodoto, i Pelasgi furono i primi abitatori di quei territori dove più tardi sono arrivati i Greci; che quei territori nell'antichità si chiamavano «Pelagias»; che il modo di lavorare i metalli i Greci l'appresero dai Pelasgi; e infine che questi avevano costruito le mura intorno all'Acropoli di Atene. (N. Vlorë Falaschi, *Antiche civiltà mediterranee*, Roma 1984).

In uno studio molto interessante sulla formazione della lingua albanese, M. Domi scrive: «Indubbiamente esistono isoglosse fonetiche tra l'albanese e il tracio. ma in queste, come nelle altre affinità lessicali, partecipa anche l'illirico... Comunque, una particolare attenzione va prestata anche ai substrati preistorici, sia protoindoeuropei che non indoeuropei, che possono aver influenzato l'illirico e, attraverso di questo, aver lasciato tracce anche nella lingua albanese.

E' il complesso dei problemi connessi con la lingua chiamata *pelagico* e con il suo substrato che va sotto il nome di lingua *mediterranea*. Questi problemi della paleontologia linguistica presentano grandi difficoltà e vanno considerati con particolare cura identificando i resti pertinenti e tenendo conto della fonte e delle circostanze della loro divulgazione...

Per arrivare ad una scelta giusta, il processo della formazione della lingua albanese va esaminato in maniera multilaterale, nei suoi aspetti diversi, tenendo presenti le conquiste linguistiche, storiche, archeologiche, etnografiche». (M. Domi, *Iliria*, vol. I, Tirana 1983).

Effettivamente, non esiste altro archivio di materiale documentario più prezioso della lingua. I popoli possono essere autoctoni oppure immigrati, possono presentare diversa evoluzione sociale, ma se parlano una lingua affi-

ne, se appartengono alla stessa cultura, ciò significa che fanno parte della stessa comunità. Quindi, le scoperte linguistiche hanno un'importanza determinante, poichè servono da mezzo indispensabile per la verifica delle etnie e di conseguenza anche per redigere con precisione la loro storia.

Il Mediterraneo è stato la culla della cultura antica.

I Pelasgo-Illiri intrattenevano rapporti commerciali molto intensi con gli altri popoli. Si avvalevano di mezzi di navigazione molto veloci, grazie ai quali scambiavano non solamente merci, ma anche idee e conoscenza. Noti come «I Popoli del Mare», erano liberi e chiamavano Illiria (cioè: Libera) la regione dove erano stabiliti.

L'Illiria si estendeva dal Danubio fino all'Asia Minore (Lidia), comprendendo la Tracia, la Macedonia, l'Epiro e l'odierna Albania. Queste regioni potevano svilupparsi e fiorire in modo particolare a causa delle loro tre vie di comunicazione: marittima, fluviale e terrestre, tra l'Oriente evoluto e le ricchezze naturali dell'Europa Occidentale.

Gli Illiri fondarono città che divennero bellissime, con centri culturali molto importanti sotto ogni punto di vista.

L'unica popolazione che abbia potuto conservare quasi inalterata l'antica lingua pelasgo-illirica è quella degli Albanesi, e sulla sua origine Domispone, fra le varie ipotesi, quella che la sua fonte sia stata nella stessa Penisola balcanica e sia collegata con la culla del popolo romeno.

Invero, questa teoria aiuta a spiegare l'affinità dell'illirico degli Albanesi con il tracio dei Romeni e la presenza di isoglosse tra le due lingue.

Intorno al sec. XI a.C., alcune tribù illiriche si stabilirono nella Penisola Italica, portandovi la propria esperienza, cultura e lingua. Questo spiega perchè molte paleoscrizioni in Italia si interpretano attraverso l'illirico moderno, cioè l'albanese.

Una valida testimonianza dell'influenza avuta dalla lingua illirica sugli idiomi italici mediante i contatti con gli immigrati dall'Illiria, quali i Veneti, i Dàuni, i Piceni, i Messapi e principalmente gli Etruschi (che chiamavano se stessi «Resna», cioè «raggi»), è offerta da Tito Livio. Riferendosi al IV° secolo a.C., egli scrive: «Ho ragione di credere che a quell'epoca agli alunni romani venisse insegnata regolarmente la letteratura etrusca, così come oggi si insegna quella greca».

Di modo che l'illirico, attraverso l'etrusco, non ha mancato di influenzare, oltre che il latino, le altre lingue che da questo provengono.

La lingua è l'anima dei popoli. E quando si arriva a comprendere le parole che i popoli antichi hanno sigillato sulla pietra, allora avviene una cosa meravigliosa e di indicibile bellezza: si vince il tempo, lo spazio, comunicando con i nostri antenati e ci si arricchisce lo spirito e la mente.

MILENIUL TRACO-DAC IMPERIAL

de Aurel D. Câmpeanu

Cu inimile pline de mândrie,
Sfințind trecutul nostru, integral,
Reafirmăm în fața omenirii
Mileniul traco-dac imperial!

Zamolxe a fost Om al vremii sale,
Măreț în fapte, primul între toți,
Și, poate-ntâiul rege la Danubiu,
Zeificat apoi de strănepoți.
Un stat al Traco-Geților, puternic,
Prosper și-n libertate exista
Mai înainte de fondarea Romei,
Ce demn și dârz în fața lumii sta.
Traian, urmând imperiale planuri,
Când să-și supună Dacia gândea,
Visa o mare federațiune,
Hotar statornic patriei să-i dea...
Pierdură Dacii lupta cu Romanii,
Nu și identitatea de granit,
Absorbția n-a fost o radiere;
Un sânge ofensat s-a-mpotrivit.
Cinci milioane libele de aur
Și zece milioane de argint,
Și cinci sute de mii bărbați în lanțuri -
Sunt mărturii de jertfe ce nu mint.
Mii de femei de Daci au fost vândute
Ca niște vite-n urbiile lor,
Sugeau copiii laptele revoltei,
Crescând sub jarul împovăraător.
N-au reușit pe Decebal să-l șteargă
Din inimile scalvilor forțați
La muncă grea pe-ntreaga lor viață,
Departate de frumoșii Munți Carpați.

A fost Dacia-Felix salvatoarea
Imensului imperiu patronal,
Strămoșii din durere zămisliură
Mileniul traco-dac imperial.

În Dacia Romană erau încă
De zece ori pe câți i-au deportat...
Încet și greu, rămașii Daci acasă
Cu rânduiala nouă s-au dedat.
De-acuma printre vechile provincii
A patruzecia Dacia era,
Imperiul se întărea vizibil
Și Roma aurită prospera.
Se-asemănau în vitejii și-n vorbă,
Purtau al libertății dor în sân,

Prindea viață federalizarea
Și nașterea poporului român.
Înfăptuirea reunificării
A-ncoronat ideea unui veac:
Un singur stat al celor de-o sorginte,
...Însuși Traian era din neamul trac.
Sub împărații succedați la cârmă
(Cei patruzeci din asprul interval),
Istoria a consemnat prin fapte
Mileniul traco-dac imperial.
Când Maximinus Thrax înfrânge Carpii,
Invadatori pe-al Daciei pământ,
Restabilește vechea frontieră
Provincia-ndemnând-o la avânt.
Retragerea n-a fost o lașitate,
Nu-l condamnă pe Aurelian.
El a lăsat poporului puterea
Să se conducă singur, suveran.
Retragerea n-a fost abandonare,
Ci autonomie și progres,
Și întărirea-ntregului imperiu,
Cunoaștere și-al vremii înțeles.

Nu și-au lăsat oierii stâna-n vale
Să treacă râul dincolo-n străini,
Nici cei născuți în vechi cetăți de munte
N-au părăsit a vetrelor lumini.

Când Roma, măcinată dinăuntru,
Lovită și de-afară ne-ncetat,
Se prăbușea sub cerul de blesteme,
Atunci ne-nvinsul stat s-a divizat.
Dar steagul libertății îl păstrase
Imperiul Roman Occidental,
Conduc cu îndrăzneală elocință
De cel mai mare om spiritual.
În Roma, papa înfrunta barbarii,
Fiind la greu mulțimilor părtaș,
Leon cel Mare l-a convins pe-Attila
Să nu dărâme falnicul oraș.
Cu patru papi de obârșie tracă
Și zeci de demnitari din neamul dac,
Pretindem, pe-adevăr, înaltă stimă,
Chiar dacă nu vom fi la toți pe plac!

Veniți, Români, să dăm din nou de știre
Că nu suntem aici accidental,
Că pân-la Gelu și la-Întemeiere
Au fost cei ce-au urmat lui Decebal!

Cu inimile pline de mândrie,
Sfințind trecutul nostru, integral,
Reafirmăm în fața omenirii
Mileniul traco-dac imperial!

AUTOHTONISMUL CUVINTELOR ROMÂNEȘTI SĂGEATĂ, ÎNTUNERIC, CĂTUN', CĂTANĂ ȘI FURTUNĂ

de GEORGE VAIDA și IONEL CIONCHIN

Marele număr de similitudini latino-române - în majoritatea lor datorate derivării unor termeni românești din cei latini - a dus la convingerea că, în totalitatea lor, acestea reprezintă evoluții lexicale latino-române, fără să se țină seama că unele cuvinte latine și dace au putut coexista, asemănându-se în temeiul criteriului indo-european.

Un exemplu concludent care ilustrează ultima parte a aserțiunii noastre îl constituie cuplul de substantive lat. *sagitta* - rom. *săgeată*, în care asemănarea pare să facă inutil orice comentariu.

Analizând însă cuvântul pe plan european, îl mai aflăm și în limba irlandeză, în care se prezintă sub forma de *saighead*.

Unii lingviști se vor grăbi să ne asigure că termenul a pătruns în irlandeză pe calea latinei liturgice, Irlandezii fiind și astăzi catolici, în bisericile lor slujba oficiindu-se în limba latină de un mileniu și jumătate.

Validitatea acestui argument este însă numai aparentă, căci dacă nașterea unei serii de întrebări cărora nu li se poate răspunde.

1. Cum de au renunțat Irlandezii la o altă denumire autohtonă a săgeții și pentru care motive au adoptat «latinul» *saighead*, când Romanii preferau armele de împuns și tăiat, *hasta* și *gladium*, iar nordicii erau de preferință arcași?

2. De ce nu au adoptat Românii un termen din slavona bisericească, ci au conservat «latinul» *săgeată*?

3. Pentru ce românescul *săgeată* și irl. *saigheid* se aseamănă între ele cu mult mai mult decât fiecare în parte cu latinul *sagitta*? (Grupul irlandez «ghe» corespunde unui românesc «ge»).

Toate aceste trei întrebări vor rămâne fără răspuns dacă vom demonstra că, în timp ce în latină *sagitta* nu este explicabil, irlandezul *saigheid* este un derivat al substantivului *saigh* (împunsătură, înfigere), detaliu consemnat pe larg în dicționarele irlandeze (O'Donail N., *Fócloir Gaeilge Bearla -Dicționar Irlandez Englez*, Browne and Nolan Ltd, Dublin 1977, p. 1021).

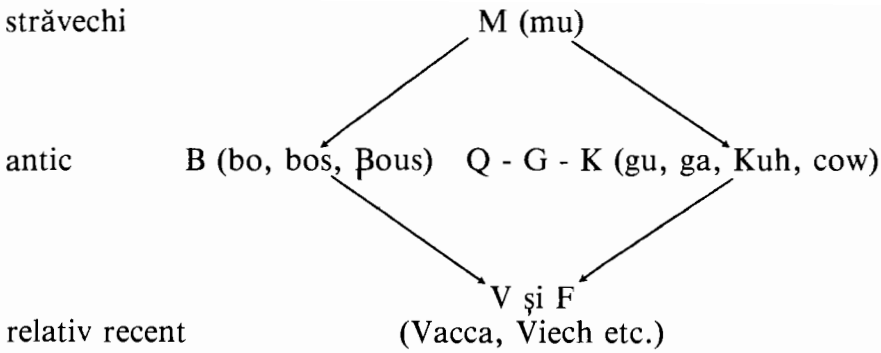
La fel latinul *vicus* (sat), inexplicabil în latină, este explicabil după aplicarea alternanței V/F, prin irlandezul *figh*, verb cu accepțiunea de *a pune la un loc, a aduna la un loc*, prin care se evidențiază caracterul de «aglomerare umană» al unui sat.



Considerând că prin aceste două exemple s-a demonstrat posibilitatea coexistenței a două cuvinte asemănătoare în două limbi diferite, fără ca vreuna din acestea să le fi împrumutat de la cealaltă, vom aborda o latură mai dificilă a argumentului enunțat în titlu. Însă, pentru că pe parcurs vom mai întâlni și alte cuvinte a căror prezență va trebui justificată, ne vom construi un instrument, un «analizator lingvistic», cunoscut până acum de un cerc restrâns, instrument pe care îl prezentăm pentru prima dată publicului.

Acest «analizator», numit «Rombul lui M», determină poziția în timp a unor consonante, în funcție de unele mutații (denumite de lingviștii germani Lautverschiebungen) consemnând, sub forma unei scheme, constatările de acum mai bine de un secol ale lui B. P. Hasdeu.

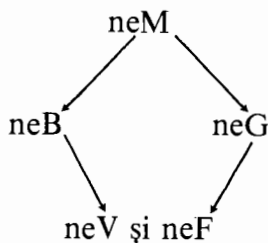
Savantul stabilise că în sistemul lingvistic indo-european denumirea taurinelor luase naștere din onomatopeea ce reproducea mugetul, evoluând în limba dacă și în limbile celtice în *bo* și *bu*; în alte limbi *kentum* în *bos* sau în *Bous*, în limbile indo-iranice în *ga*, *gu*, *gav* etc. și că celticul *bleaht* (lapte) se compunea din *bo* (taurină, vacă) și *leaht* (lichid). Acest ultim amănunt ne conduce la denumirile slave și germanice ale laptelui, la rus. *moloko*, s.cr. *mleko*, germ. *Milch*, engl. *milk*, despre care constatăm că s-au format din primitiva onomatopee *mu* (mugetul taurinelor), la care s-a adăugat cuvântul cu semnificația de «lichid», spre a se denumi laptele. În consecință, cea mai veche denumire a laptelui, și în primul rând a taurinelor, se întemeia pe silabele *mu*, *mo*, consonanta *m* generând, prin mutație, pe *b* și *g*. Cercetând succesiunea altor mutații, care confirmau și completau succesiunile, *mu*, *bu* și *mu*, *gu*, s-a ajuns la construirea «Rombului lui M», pe care, deocamdată, îl prezentăm într-o formă simplificată:



Reiese că, probabil în peleolitic, vacii i se spunea *mu*. În preantichitate și antichitate *mu* a evoluat în *bo, bu, bos* etc., dar și în *gu, gha, gav* (germ. *Kuh*, anglo-sax. *cow* ș.a.m.d.), iar mai târziu a generat cuvintele lat. *vacca* sau germ. *Viech* (vită), ultimul pronunțându-se *Fih*.

Disponând de acest instrument, putem intra în miezul problemei, luând cunoștință, pentru început, că substantivului *întuneric* i se atribuie descendența din lat. *intenebricare*. Enumerarea dicționarelor latine în care am căutat acest verb ar necesita prea mult spațiu. Deducem că reprezintă o «reconstituire» prin care s-a căutat o formă intermediară de tranziție între verbul lat. *tenebro - tenebrare* (a întuneca) și rom. *întuneric*, utilizându-se și o formă verbalizată *tenebricare* a atestatului latin *tenebricus, -a, -um* (întunecat). Pentru cine dorește neapărat să demonstreze latinitatea lui *întuneric*, acest procedeu pare acceptabil, căci, de obicei, credem în ceea ce ne place să credem. Analizând însă ascendența atestatului *tenebrare*, ajungem la cu totul alte neașteptate concluzii.

Tendența spre minimul efort a provocat scurtarea, prin dispariția unei vocale dintre b și r, a unui arhaic *teneburare* în *tenebrare* (a întuneca), partea a doua a averbului, adică *neburare* reprezentând o veche verbalizare a cunoscutului substantiv latin *nebula, -ae* (ceață), care a mai generat și verbul *nebulo - nebulare* (a întuneca). «*Neburare*» ne mai evocă și actualul rom. *negură* (corespondentul român al latinului *nebula*), pe care, încadrându-l în Rombul lui M, ne duce la o neașteptată concluzie referitoare la rădăcina sa *neb*:



În primul rând se demonstrează că *negură* nu derivă din *nebula*, ci că ambele derivă dintr-un mai vechi și dispărut *nemula*, existent probabil într-un idiom indo-european pre-latin și pre-dacic. În al doilea rând, ne sugerează că ar putea să mai existe *cuvinte înrudite* cu cele citate, dar formate cu ajutorul rădăcinilor *nev* și *nef*, toate trebuind a fi căutate, în mod firesc, în domeniul meteorologic.

Într-adevăr, se dovedește că rădăcina *nem*, chiar dacă a dispărut, a lăsat urme chiar în latină, modificându-și-l pe e în i și generând substantivul NIMbus (nimbus, nor). Prin *înnorare* se produce o *întunecare*. Înrudirea se dovedește a fi nu numai fonetică, ci și semantică. Dacă cercetăm în ce măsură au fost prolifiche rădăcinile *nev* și *nef*, vom întâlni în latină *nix* - *nivis* (zăpadă), care cade din *nor*, pronunțată rustic *neves*, din care a rezultat ital. *neve* (zăpadă), dar mai ales grec. *nephele*, pronunțat NEFele, cu multiplele accepțiuni de *nor*, *înnorare*, *negură*, *întuneric*, *întunecare*, *înnoptare*, sinonim cu *nephos* (citit NEFos) și înrudit cu sanscr. *nâbhas*, germ. v. de sus *nëbul*, germ. *Nebel* și vechi nordicul *nifl*.

Tot *neburare*, de la care am pornit, demonstrează prin primul său r că într-o latină arhaică a existat forma *nebura*, deci că nu întotdeauna «un l intervocalic dintr-un cuvânt latin a evoluat într-un r românesc», regulă fonetică ce a fost considerată până acum infailibilă. Este deci foarte probabilă existența în limba dacă a unui substantiv *negura*, coexistent și sinonim cu lat. *nebula*.

Revenind la *întuneric* și la verbul *tenebrare*, pe care - din motive ce se vor desluși de la sine - le vom scrie într-o grafie etimologizantă *întunneric* și *tennebrare*, se impune să determinăm valoarea semantică a grupurilor *tun* și *ten*, ce intră în componența lor.

În iralndează, corespondentul acestui *tun* este *dun*, cu accepțiunea de *tare*, *foarte*, ca în expresiile «mi-e tare drag, mi-e foarte drag». În latina arhaică se deduce existența unui *ten*, cu aceleași accepțiuni, cuvânt dispărut, dar care s-a păstrat totuși încorporat în lat. *tenax* (tare). Dacicul *tun* s-a păstrat însă intact în limba română, putând fi identificat în expresiile «sănătos tun, înghețat tun», neavând în acestea nici-o legătură cu tunul, armă de artilerie, căci expresiile în cauză au semnificația de foarte sănătos, foarte înghețat. Putem deci consemna, pe lângă *negură*, încă un element lexical dac: *tun* = *foarte*.

Există încă o dovadă peremptorie că *negura* nu derivă din lat. *nebula*, acesta concurând la explicarea lui *întuneric*. Este un adevăr postulat că *negrul* este o culoare întunecată. Consonantele n-g-r, închipuind scheletul pe care s-au construit atât *negru* cât și *negură*, confirmă originea lor comună. Dar același n-g-r se identifică și în lat. *niger*, o dovadă în plus a preexistenței lui r față de l din *nebula*. Rădăcina *neg* din *negru* mai dovedește coexistența unui dac *negur* (sau poate chiar *negru*) cu latinul *niger*. Declinarea dacică, cu flexiune internă, a femininului *neagră* - *negrei* pledează, de asemenea, pentru dacitatea lui *negru*, care a proliferat în română încă un adjectiv, *negricios*.

Însă acesta sugerează cu insistență preezistența unui *negric*. Altcum adjectivul ar fi avut aspectele *negros*, *neguros*.

Dacicul *tun* și latinul *ten* preluând rolul de prefixe, le vom denumi «amplificative». Antepunând deci aceste amplificative dacicului *neguric* și latinului *neburare*, vom obține tun-negric, resp. ten-neburare. Prin comprimarea ambelor, din tun-negric va cădea g, iar din ten-neburare se va dissimila u, rezultând *tun-neric*, respectiv *ten-nebrare*, cu accepțiunile de foarte întunecat și de a întuneca foarte. Aplicarea prefixului *în*, tot amplificativ în cazul de față, justifică formarea substantivului românesc *întuneric* de origine dacă.

Este însă foarte probabilă existența unei variante dialectale dace *negora* pentru *negură*, după cum o dovedește și hidronimul *Lotru* în raport cu Flumen Lutrium (Gârla Vidrelor), confirmat ca atare prin existența lacului Vidra de pe cursul său. Pornind de la masculinul *negor* (cf. *negora*), putem presupune o evoluție *negor* - *neor* - *nor*.

Printr-o filieră probabil cimbrică (noi presupunem, ca și Poseidonios din Apamea, că Cimbrii au fost descendenții Cimerienilor, deci că au fost trafofoni), cuvântul a ajuns în *Cimbria* (Scandinavia de astăzi), unde se regăsește în danezul *nørre* (nordic) și în expresia suedeză *norr om* (dinspre nord), nordul fiind pentru cei vechi «țara cețurilor și a întunericului». Un popor nordic dintr-o țară situată la miază-noapte de Sciția, au fost și *Neurii*, menționați de Herodot.

«*Nor*» se regăsește și în macrotoponimul *Noricum*, denumire generată de «întunecimea pădurilor», cât și de poziția sa nordică, în raport cu Italia.

Aserțiunea noastră privind autohtonismul lui *întuneric*, ar putea rămâne vulnerabilă la contestațiile adeptilor derivării din latină, dacă nu am repeta și stăruim asupra apartenenței dacice a cuvântului monosilabic, a amplificativului *tun*, pătrat în expresiile specific românești «sănătos tun, înghețat tun», în timp ce protolatinul *ten* nu s-a păstrat ca vocabulă independentă nici în latina clasică nici în limbile neolatine, decât numai încorporat în cuvinte compuse, ca în *tenax* și în însuși verbul *tenebrare* și familia sa.

Prin filieră cimbrică, *tun* a pătruns în limbile scandinave, unde întâi a avut accepțiunea de «întăritură prin împrejmuire», sfârșind cu actualul înțeles de «curte». (Informativ menționăm că în aceleași limbi curții i se mai spune și *gard*). Ajuns până în insulele britanice, prin intermediul Proto-Tracilor (vezi *Conținutul semantic al toponimelor Pelendava și Craiova*, în «Noi Tracii», nr. 124, martie 1985, p. 10), a fost preluat mai târziu din substrat în limba engleză, generând toponime ca *Islington*, *Chareston*, dar și *town*, citit *taun*. Ca o probabilă urmare a anticelor contacte cimbro-helvete sau chiar din străvechiul substrat proto-trac al Europei Centrale, a generat în Elveția cuvântul *canton*, cu accepțiunea de district, regiune, ținut. Dezvăluind adevăratul conținut semantic al acestui cuvânt, îl vom scrie *canton*, pentru că în *cant-* se păstrează numeralul celtic *Kant* (o sută), care, atașat unui *ton* (curte), avea prin *Kant-ton*, accepțiunea de «o sută de gospodării», adică aceea a unei vechi împărțiri administrativ-militare,

datoare a furniza «o sută de ostași». Ajuns și în limba germană, cuvântul îmbracă un aspect aproape ireconoscibil, *Zaun* (pârleaz, gard). Modificarea t - z, specifică germanei noi de sus, se reîntâlnește în comparațiile: engl. *tongue*, germ. *Zunge*, sau scand. *timmer*, germ. *Zimmer*. Până și germ. *Zange* (clește) are la origine o rădăcină *teng*, ce se regăsește în span. și portug. *tengo* (eu am, eu țin).

Românescul *cătun* a fost și el inițial o mică fortificație ca și latinul *fos-satum*. Va trebui să scriem *cat-tun*, în care *cat* avea pentru Daci, ca și pentru Irlandezi, accepțiunea de *răsboi*, iar *tun* pe cea de *întăritură*, *cat-tun fiind deci o «întăritură de răsboi»* de dimensiuni mici. Contaminarea lui *cath* (răsboi) cu *cațh* (în irl. redus), existent, după cum se constată, și în limba dacă, i-a conferit lui *cat-tun* înțelesul de «mică întăritură», apoi de «mică așezare».

Cu acest prilej, afirmăm că regionalismul *cătană* (ostaș) este un autohtonism în Ardeal, unde s-a păstrat din limba Dacilor liberi, iar maghiarul *katona* (ostaș) este ca atare preluat din protoromână, limbă în care forma inițial epitetul din sintagma «om de răsboi», deci «om de catană». Irlandeza a păstrat acest cuvânt în *cathanna*, pluralul lui *cath* (răsboi).

Revenind la *tun*, vom arăta că, încă din neoliticul timpuriu sau poate chiar din paleolitic, s-a alăturat uneori sinonimului său *fort*, dând naștere unei expresii aparent pleonastice *fort-tun*, care avea accepțiunea de foarte tare sau foarte puternic și a evoluat în românescul furtună.

Lingviștii conferă subst. rom. *furtună* originea din lat. *fortuna* (noroc, avere), fără să mai țină seama de neconcordanța semantică. Este logic să constatăm că în limba dacă *fortuna*, cu accepțiunea de foarte puternică sau foarte tare, constituia epitetul din sintagma «ploaie foarte puternică», care, de altfel, definește însăși furtuna românească și nu are, în această formă, nici-o legătură cu norocul și cu averea. Însuși adjectivul *fortunos* sugerează violența și forța, nicidecum norocul sau averea.

Totuși, dacicul *furt-tuna* și latinul *fortuna* (ar trebui scris fort-tuna) au luat naștere - probabil cu circa patru milenii în urmă - din contopirea acelu-rași două cuvinte din europeană primitivă, dar încă de pe atunci au urmat o dezvoltare divergentă. *Fort-tuna* a fost atașat cuvântului om, iar un om cu putere mare devenea mai avut decât congenerații săi. Ca atare, în protolatină și ulterior în latină, *fort-tuna* și *fortuna* și-au însușit accepțiunile actuale de noroc și bogăție.

Ca urmare, latinul *fortuna* și românescul *furtună* au aceeași îndepărtată origine, dar nu derivă unul din celălalt. Prin cele de mai sus se demonstrează individualitatea dacică, precis conturată, a limbii române.

SPATIUL CARPATO-ISTRO-PONTIC LEAGĂNUL ORIGINAR AL HITIȚILOR?

de Dr. GABRIEL ILIESCU

După îndelungi perioade de strălucire atestate doar prin mult prea sumare documente istorice, dar relevate de importante vestigii arheologice, unele popoare au dispărut încât nici numele nu le-a mai fost menționat. Așa s-a întâmplat cu Sumerienii, Etruscii, Tracii etc. Cercetarea originii acestora s-a ridicat cu aceeași tulburătoare stăruință și pentru Hitiți. Cum au ajuns Hitiții în Asia Mică, prin Caucaz sau prin Peninsula Balcanică?

La această întrebare V. Zamarovsky e de părerea orientalistului sovietic V. V. Struve că nu putem răspunde până acum precis care dintre cele două ipoteze este cea exactă. Dispunem de «probe» pentru ambele ipoteze. Cu toate pledoariile lui Hrosny, Sommer și M. Riemschneider, pentru migrația Hitiților spre Anatolia, prin Caucaz, *ipoteza de circulație generală, privind calea balcanică de migrație a Hitiților* și a altor popoare tracice în antichitate, nu a fost respinsă de nimeni cu argumente științifice.

Lui Ariton Vraciu îi pare mai plauzibilă calea balcanică de migrație a Hitiților. Noi ne raliem la acest punct de vedere.

Observăm că limba hitită este o limbă indo-europeană, în care găsim unele elemente din limba tracă.

Limba hitită apare ca limbă indo-europeană atât în scrierea cuneiformă descifrată în 1915 de Bedrich Hrozny, cât și din cea ieroglifică descifrată în 1953 de H. Th. Bossert.

Ariton Vraciu, vorbind de descifrarea limbii hitite de către Hrozny (Postfață la *Din tainele imperiului hitit* de V. Zamarovsky, Ed. Junimea, Iași, pp. 137-251), arată că sistemul de scriere a celor 20.000 de plăci de argilă în cuneiforme accadiene (opere istorice, codice de legi, tratate politice, texte religioase, scrieri epice etc) avea să contribuie la explicarea misteriosului popor al antichității preclasice, uitat chiar de Greci și de Romani. Aceste scrieri hitite datând din sec. XVIII - XIII î.e.n., provin din arhiva regilor hitiți descoperită în 1906 de Hugo Winkler, în Anatolia turcă. Este sigur că în momentul stabilirii în spațiul microasiatic Indo-europenii hitiți (probabil Traci nordici - hiperboreeni) nu cunoșteau scrierea. De la Huriții locali au

preluat ei acest sistem de scriere cuneiformă accadiană. Cel mai vechi text hurit datează din a doua jumătate a mileniului al III-lea. Hitita hieroglifică stă mai aproape de luviană (Țara Luia), limba lu(w)ili fiind chiar un dialect al ei.

Cităm din exemplificarea lingvistică: *hit. hier. arma = lună; hit. cun. arma; hit. hier. wa(i)ana - vin (subst.), hit. cun. wiyana.*

Morfeme și elemente formative ale hititei hieroglifice sunt identice cu cele din luviană și hitita cuneiformă. (V. Georgiev, *Issledovanya*, p. 153, Introduzione, p. 228).

Constatări mai noi au arătat că hitita hieroglifică seamănă mai mult cu luviana decât cu hitita cuneiformă. Luvienii s-au instalat în Asia Mică cu un mileniu înaintea Hitiților. Se pare că hitita hieroglifică a apărut și a existat în mileniul al II-lea î.e.n., ca scriere a limbii hitite (nesite).

După ce teritoriile luviene au fost încorporate în statul hitit, Luvienii n-au fost asimilați, păstrându-și limba și cultura proprie.

După părerea lui V. Georgiev, lydiana este un dialect târziu al hititei occidentale, cu influențe în plus de la luviană, mysiană, greacă și iraniană.

Caracterul indo-european al limbii lyciene (termilice) a fost determinat de S. Bugge. Lyciana posedă în mod evident elemente comune cu hitita. V. Georgiev mai consideră că lyciana reprezintă un stadiu mai târziu din evoluția luvienei. De asemenea, cariana este o limbă indo-europeană care descede din hitito-luviană.

Problema relațiilor genetice pe care hitita le are cu alte limbi indo-europene este importantă. Este probabilă existența unor legături între hitită și limbile italo-celtice prin etruscă, relațiile dintre hitită și armeană, dintre hitită și tohariană. Existența elementelor tracice în limba hitită devine un argument al trecerii acestui popor din spațiul carpato-istro-pontic, prin Peninsula Balcanică, în Asia Mică.

Este mai mult decât probabil că Hitiții s-au stabilit în Anatolia înainte de mileniul al II-lea î.e.n., venind de undeva din spațiul tracic de nord, pe calea balcanică, fapt relevat și de picturile egiptene care îi prezintă chiar cu părul blond, contrastând cu acela al adversarilor egipteni.

Stabilindu-se în Asia Mică, Hitiții au adus cu ei toponimice tracice, așa cum reiese din atestările arheologice. Pe drumul migrației carpato-istro-pontice a Hitiților întâlnim cuvântul hitit *arma - lună*, sub forma zeității hitite androgine *Sarma* în toponime ca tracicul (*Sarmi*)*zegetusa* sau (*Sar*)*getae* și (*Sar*)*gedava* - intracarpatic, (*Sor*)*num* în Câmpia Getică, (*Sar*)*dica* la poalele munților Haemus și (*Sar*)*des*, capitala regatului lidian în Asia Mică. Așadar, *Sarma* hitită apare în denumirea capitalelor a două state și a unor mari orașe etc.

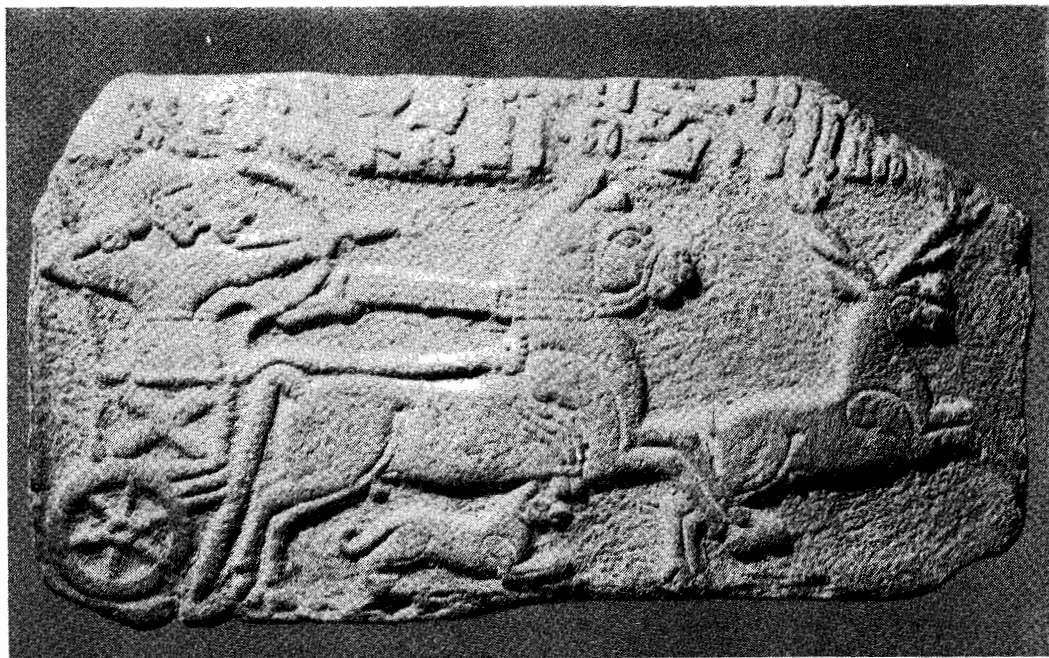
Hitiții au ocupat, la început, zona din interiorul arcului de cerc format cu râul Kâzil Irmak (în hitită - Marassanta, în greacă - Halys). Pe de altă parte, un stat neohitit poartă numele de *Maraș*.

Este deosebit de important să reținem că poporul hitit, datorită luptelor

crâncene cu vecinii - dintre care cele cu Egiptenii ne impresionează profund -au, în arta războiului, unele elemente tracice esențiale: zeul războiului și două arme de luptă caracteristice.

Maris în etruscă este zeul războiului, (*m*)*Ares* la Greci și *Marte* la Romani. O semnificativă asemănare cu toponimul *Maris* în Dacia, Mureșul românesc, și chiar cu denumirea provinciei noastre nordice *Mara-mureș*. Pe de altă parte, hidronimele noastre majore păstrate din antichitate până azi și care au un «ș» final - Mureș, Someș, Criș, Timiș, Argeș - prezintă toate un fonetism șuierător, asemănător hidrotoponimelor hitite *Marașanta*, *Maraș*.

Zeul hitit al războiului trebuie să fie, după noi, același Mare - Marașuna, precum *Maris* și etruscă și (*m*)*Ares* în greacă. El apare săpat în relieful pietrei, la poarta regelui din Hattușas. Pe lângă casca de luptă, este înarmat cu securea (toporul) asemănătoare cu cele găsite în Dacia, la Ferigile în Oltenia, iar *sabia scurtă curbată*, purtată la cingătoare, este impresionant de asemănătoare cu *sica dacică*. În comparație cu carele de luptă egiptene și mesopotamice, cele hitite erau incredibil de ușoare (cele reconstituite cântăreau doar 10 kg.). Cu aceste formații masive de care de luptă Hitiții au apărut primii în istoria războiului.



Car de război hitit.

În marea bătălie de la Kadeş, Ramses al II-lea a fost respins tocmai cu carele de luptă hitite.

Pe la sfârşitul sec. XX î.e.n., întâlnim câteva triburi hitite care se luptă pentru supremaţie.

Cele mai importante cetăţi, afară de Hattuşa, sunt Nesa, Zalpa şi Kuşşara. Cu regele din Kuşşara, Anitta, începe lista celor 29 de regi hitiţi. Un succesori al acestuia, regele Tabarna, pe la aproximativ 1670 î.e.n., se întinde spre Marea de Sud, unde ocupă Arzawa. Încă din timpul regelui Hittuşili I (1600 î.e.n.) citim pe două tablete cuneiforme în accadiană şi hittită că acesta a adus în capitala sa, Hattuşa, din campaniile Eufratului şi Siriei de Nord, o enormă pradă de război: «nu se vedea nici începutul, nici sfârşitul aurului şi argintului». Marele imperiu hitit atinge din nou apogeul sub domnia regelui Suppiluliuma I (1375 - 1335 î.e.n.).

G. Contenau, analizând spiritualitatea hitită, în *La civilisation des Hittites et des Hurrites*, scoate în relief din cele «o mie de zeiţi hitite» cuplul Marele zeu (zeul Furtunii) şi Marea Zeiţă (zeiţa Soarelui din Arinna), care simbolizează viaţa. Unirea sacră a acestora (hieros gamos) fertilizează pământul şi favorizează fecunditatea.

Influenţa civilizaţiei mesopotamice, mare în ceea ce priveşte scrierea hitită, se exercită mai slab asupra religiei acestora, de la care iau doar unele elemente.

Din epoca regelui Suppiluliuma I, cel mai mare rege hitit, apare *Sarma*, zeul Soarelui în capul panteonului hitit (cf. G. Contenau).

În jurul anului 1200 î.e.n., pe tronul Imperiului hitit se urcă Suppiluliuma II, ultimul mare rege hitit. Trădarea ajutând, acesta rămâne singur în faţa coaliţiei «popoarelor mării», care se rostogolesc ca un val uriaş de triburi sălbatice, trec Bosforul şi se revarsă în special spre răsărit. În jurul anului 1190 capitala Hattuşa cade.

Moştenitorii principali ai Imperiului hitit au fost în apus Lidienii (Sardes), Frigienii indo-europeni (Gordyon), în sud Filistinii, în nord-est Tracii şi Mysienii. În sud au apărut mici state hitite, pe teritoriul ocolit de popoarele mării. Cele mai importante centre ale acestor state succesoriale, care nu s-au mai unit sub un singur rege hitit, erau *Halma* şi *Alep* în Siria de Nord, *Maraş* în văile munţilor Taurus şi *Karkemiş* pe Eufrat.

Aceste ultime state ale Hitiţilor «hieroglifici» au fost distruse de către Asirieni. În anul 717 î.e.n., Sargon II cucereşte ultima mare cetate hitită, Karkemiş, iar Maraş cade în anul 711 î.e.n.

În secolele următoare, devin semiţi şi ultimii Hitiţi. Vorbesc limba Arameilor semitici, iar numele Hitiţilor dispare. În urmă cu peste 2500 de ani, Hitiţii au părăsit scena istoriei, dar au revenit în conştiinţa omenirii prin monumentele culturii lor (V. Zamarowsky).

Arta hitită are elemente originale numeroase. Primele monumente găsite au fost statuile zeilor - «cei o mie de zei hitiţi» -, săpaţi în stâncă la Yazili-Kaya. Dar să aprofundăm puţin simbolistica solară în arta hitită.

«Paradoxal, zeul Apollo nu are etimologie greacă», spune Mircea Eliade în *Istoria Religiiilor*, sugerând căutarea acesteia în lumea tracă hiperboreană sau microasiatică.

Datele culese din interpretarea științifică a Legendei hiperboreenilor - la Diodor din Sicilia - din cele mai vechi ale acestuia - de la Hecateu sec. VI î.e.n., coroborate cu datele furnizate de Herodot în sec. V î.e.n., ne-au dus deja mai aproape de adevărul istoric (G. Iliescu, *Hiperboreenii, între adevăr și legendă*, «Magazin Istoric», mai 1983, pp. 24-27). Legenda hiperboreenilor atestă cultul deosebit pentru cuplul Apollo - Artemis la aceștia, iar deplasarea obligatorie a acestor divinități din lumea greacă în lumea hiperboreană sugerează chiar originea acestor zeități în această lume nordică din spațiul tragic.

O caracteristică hitită: există mulți zei ai Soarelui și Lunii, masculini, feminini și androgini. Zeul Soarelui bătrân și cel al Lunii înaripate - zeități masculine cu tiara conică pe cap, susținută pe simbolul lor zoomorf, leul, apar la Yazili-Kaya și Karkemiș.

Dar pe tableta de fildeș de la Megiddo - Palestina, din sec. XII î.e.n., apar doi sori androgini care nu mai poartă tiara conică. Deasupra lor, divinități secundare susțin un alt simbol principal al soarelui: aripile desfăcute ale vulturului bicefal având în mijloc și deasupra emblema Soarelui în rozetă. O serie întreagă de divinități solare, secundare-susținătoare, cu capete duble de lei, «minotauri hitiți», grifoni, zeități itifalce etc. formează o «suită solară» unică în lume.

Să nu uităm că în Palestina poporul hitit s-a întâlnit cu cel evreu. Evreii s-au amestecat cu Hitiții indo-europeni și exemplul celebru ne este redat de Biblie. Regele David ia soția hititului Urie, pe Sarah, care-i naște pe viitorul rege Solomon, marele constructor al templului din Ierusalim.

Pe stânca de la Yazilikaya - sanctuar rupestru în perioada marelui Imperiu hitit -, printre zeitățile principale, apare, în zlatele Mării zeite, Zeul Soarelui Sarma, care poartă într-o mână ideograma sa și în alta sceptrul hitit, bastonul. Tânărul zeu poartă tiara conică hitită. Este imberb și urcat în picioare pe leu. Cvasiasemănător apare pe o secure rituală de bronz (Sar-Kissala, sec. XIV - XIII î.e.n., Berlin).

Tânărul zeu *Appul-una*, în picioare pe spinarea leului și înarmat cu arcul de vânatoare, este însoțit de zeița Ruta și de zeul cerb Rundas, la vânatoare (ampreunța unui sigiliu cilindru siro-hitit) în perioada marelui imperiu.

Tânăra zeiță înaripată Sausga (Venus), în picioare pe leul cu tiară, între alți doi lei embleme solare, apare pe un inel de aur - pecete (Oxford Ashmolean Museum). Pe mici figurine de aur și lapis-lazuli (Karkemiș) apare zeul solar matur, cu emblema sa de vultur deasupra capului, ținând în mâini «lituus» și securea bipenă.

Pe *marele disc de aur din Anatolia* apar nu mai puțin de 11 capete imberbe ale lui Sarma, lângă minotaurii hitiți, lei și pomul vieții, dispuse între cercuri concentrice care delimitează lumea celor 11 sori. (Mormânt din

Magnesia, al doilea mileniu î.e.n.).

Discuri mari solare din aur, asemănătoare cu cel hitit de la Magnesia, găsim și în arta tracică de nord, în tezaurul de la Vălcitrăn-Plevna (Bulgaria), aparținând Tracilor preistorici din spațiul istro-pontic.

Pe cilindrul pecete hitit *Tyskievicz* (Hematită - Boston, U.S.A., sec. XVII î.e.n.) apare lupta între zeii solari și alții (ai secetei), care arată că și Hitiții se inspiră la rându-le din mitologia sumeriană. Ca și legendele chineze de mai târziu, se pare că aceste variante mitologice sunt în legătură cu variațiile climatologice din Microasia. Există la Hitiți, ca și la Sumerieni, zei favorabili și zei nefavorabili oamenilor. Zeul Secetei, adesea ajutat de unele zeități solare secundare, începe lupta și este învins, îngenunchiat și aruncat la pământ.

Ca o corespondență analogică acestor credințe mitologice hitite în lumea traco-getică, în Dacia, noi vedem în dansul solar al Călușarilor cel mai vechi și autohton dans ritual solar, păstrat intact din noaptea mileniilor, de poporul român.

Călușarii mimează prin hora solară și simbolurile solare din îmbrăcăminte, atotputernicia Soarelui. Prin lupta încrucișării bastoanelor embleme sau a piciorului așezat deasupra «dușmanului» trântit la pământ, mimează lupta anticilor zei solari cu alții (ploii), care urmăresc să învingă zeul secetei și acoliții acestuia.

Vătaful călușarilor, în picioare, purtat uneori în triumf pe umerii altor trei călușari, purtând stindardul cu năframa și buchetul de spice de grâu și flori în mâna lui (rodnicia pământului), devine simbolul victoriei finale a Soarelui cel Bun și al Ploii asupra Secetei. Zamarowsky menționează între zeitățile solare hitite pe *Zeul Porții - Appuluna*, predecesorul zeului grec Apollo, și pe zeița vânătorii, Ruta, reprezentată cu un cerb, la fel ca Artemis a Grecilor sau Artemida-Regina a Tracilor, în care s-a transformat.

Mulți dintre acești zei aveau un caracter androgin, din cauză că la Hitiți zeitățile solare erau reprezentate în artă în manieră androgină în tinerețea lor, apoi ca zeități mature, masculine și feminine, și chiar bătrâni bărboși (Zeul Soarelui și Lunii, pe leu - relief Karkemiș). Pe unele mulaje, Zeul Lunii înaripat apare lângă omologul său feminin, cu sânii descoperiți. (Kultepe Piatra verde, Ankara, sec. XIX - XVIII î.e.n.).

Pe un alt cilindru pecete (Aydin, Paris, Luvru, sec. XVII î.e.n.) cu zeități solare și adoratori, apare Zeul Soarelui pe tron, având în față o masă cu ofrande (păsări etc.), susținută de doi lei - embleme solare. Între zeul solar și adoratori apare o zeităte solară cu cap dublu (profil).

Pe baza reprezentărilor figurative ale tânărului zeu solar Appuluna din arta hitită, putem afirma că ne aflăm în fața modelului primitiv al zeului Apollo la Grecii antici și în lumea tracă? Părerea noastră este că trebuie să dăm întâietate interpretării Legendelor Hiperboreenilor în lumea traco-getică de nord, unde cuplul androgin Apollo și Artemis, inclusiv Latona-Latora, își găsesc o origine mai logică.

Probabil că Hitiții au migrat în Microasia tot din spațiul tracic de nord, spațiul carpato-istro-pontic, aducându-și odată cu zeitățile lor primitive (Marele Zeu al Furtunii și Marea Zeiță a Soarelui din Arinna) și cuplul Soare-Lună tânăr, la fel de primitiv - Sarma și Appuluna, despre care vorbesc tăblițele hitite, cilindreele peceți, figurinele de aur, lapis lazuli ori fildeș, reliefurile în stâncă.

Dar cum scriu poezii hitiți? Hititul Kella, cu 500 de ani înaintea lui Homer, scrie: «Zeule al Soarelui din ceruri, păstor al oamenilor, răsari din mare și te urci în sus pe cer...» sau «slăvit să fii, Zeu al soarelui din ceruri, tu vezi în adâncul inimii tuturor oamenilor, dar în inima ta nu vede nimeni»...

Așa cum s-a remarcat, această menționare a Soarelui care răsare din mare, în invocațiile unui popor care în așezarea sa geografică nu putea să vadă soarele decât apunând în mare, reprezintă o atestare - prin însăși sacralitatea textului, care nu putea fi schimbat, nici chiar pe baza migrației vreunui popor - că, în vremurile lor mai de demult, Hitiții au văzut soarele răsărind din mare, deci s-au aflat pe un teritoriu ca cel locuit de Traci în zona vestică a Mării Negre. Acest fapt este încă un argument pentru susținerea originii carpato-istro-pontice a poporului hitit.

Ținem să scoatem în evidență unele corespondențe stilistice și ideatice între arta hitită și cea traco-getică preistorică și chiar istorică, mai ales cu simbolistică solară, chiar dacă civilizația Hitiților dispăruse din istorie când civilizația traco-getică începea cu extraordinara epocă a zalmoxismului, analizată de Mircea Eliade și alții. Coifurile getice de paradă, în aur și argint (Cucuteni-Băiceni, Poiana Coțofenești, Agighiol, Pèretu, Porțile de Fier) seamănă ideatic cu tiarele conice ale zeităților și regilor hitiți, mai curând decât cu coifurile persane achemenide, deși suntem convingși de «modelul» persan direct în timp.

Stilul animalier decorativ de pe situlele de argint de la Agighiol, Pèretu etc. ne aduce aminte și stilul animalier al statuetelelor de bronz protohitite și hitite.

Rythoanele în argint hitite de cult pentru libație cu apa vieții, găsite în Anatolia, sunt mai vechi cu peste o jumătate de mileniu decât cele persane și grecești și stilistic mai apropiate de arta traco-getică arhaizantă decât de cea elenistică.

Apariția sistematică în arta hitită a motivelor decorative, fitomorfe cu «pomul vieții», cu animale afrontate (țapi, lei, tauri, oameni-tauri etc.) le regăsim sistematic în arta traco-getică și nu elenistică (cf. M. Gramatopol și G. Iliescu, *Rythonul de la Poroina și semnificația lui*, «Magazin Istoric», aprilie 1984). Simbolistica solară predomină în arta hitită, ca și în arta traco-getică, ceea ce nu se întâmplă în arta greacă. Această situație este valabilă atât pentru reprezentările geometrice și animaliere, cât și pentru reprezentările antropomorfe, cu toată despărțirea în timp a acestora. (A se vedea și reprezentările antropomorfe solare în G. Iliescu, *Artă și mitologie geto-dacică*, «Almanah Turistic», ianuarie 1985).

Am văzut că de abia în perioada regelui Suppiluliuma I zeitățile solare hitite capătă preponderență. Regele poartă diadema solară și apare frecvent pe reliefurile de piatră protejat de Soarele Sarma. Supușii i se adresează cu cuvintele «Soarele meu». Diademele regilor hitiți au o simbolistică solară evidentă, configurată prin rozete, dispoziție geometrică radială etc., precum se poate observa pe o diademă de aur, găsită la Aladsa Hoyuk, și la o statuie gigantă din Malatya, configurare aproape identică cu diademele preistorice traco-getice, ca cele de la Huși și Hinova, descoperite în ultimul deceniu.

Majoritatea brățărilor traco-getice preistorice, de aur și bronz, au o simbolistică solară, ca și cele hitite, mult mai vechi, găsite la Smirna.

La Geții preistorici și istorici (sec. XII - III î.e.n.), zeitățile solare sunt preponderente de la început. Ele au preluat de la Marele Zeu și Marea Zeiță funcțiile de zei ai fertilității și fecundității. Cultul acestor zeități solare (Apulo și Sarmize) se face în jurul reformei centrale a regelui-preot-zeu Zalmoxis, probabil în sec. VIII sau VII î.e.n.

La Hitiți, tânărul zeu solar se numește Sarma, iar soția acestuia este zeița Mezulla. Ei au și un zeu lunar, pe Appu, din care derivă evident și zeul arcaș, zeul porților, Appul-una, Aplu(n) la Etrusci și care este fratele zeului solar Sarma.

În timp, după reforma regelui-preot Suppiluliuma, în arta hitită apare pe primul plan și mai tânărul zeu lunar și al vânătorilor, Appul-una, alături de sora sa Ruta și de prietenul său, zeul-cerb Rundas, formând cu toții o triadă sfântă, așa cum apare pe banda a doua a unui cilindru-pecete siro-hitit din perioada marelui imperiu.

O altă triadă solară este formată din Zeul Soarelui, Zeul lunar și Zeița Isthara-Sausga (Venus) înaripată și, în sfârșit, o alta, formată din Zeița Soarelui din Arinna și cei doi fii ai săi, Sarma și Appuluna. («Sfânta Treime», statueta hurito-hitită descoperită de Hrozny la Tell-Brfad, în 1925). Triada solară va persista pe ruinele Imperiului hitit până târziu în sec. I - III e.n.

Sub stăpânirea parthă, simbolistica solară, în arta și scrierea hitită, apare multivalentă și bogată în contradicții (Din statuetele templului VIII din Hatra de Shamas, orașul zeului Soare: Marân cu coroană radiată, Martân marea zeiță din Hatra (Venus) și Bar Marân, tânărul zeu lunar).

Simbolistica solară hitită prezintă unele asemănări izbitoare și cu simbolistica solară troiană, dacă ne referim la semantica simbolului hermeneutic al cuplului Appuluna-Sarma și Apollo-Artemis.

La Hitiți, zeul Appu este zeul lunii-masculin, de unde, Appul-una, zeul porților și zeul vânătorilor arcași.

«Apparissant la nuit, dans l'Iliade, dieu à l'arc d'argent (Chant 1, Phoibos-Apollon brille comme la lune», (*Dictionnaire des symboles* par Jean Chevalier et Alain Gheerbraut, Paris, 1982).

Trebuie să ținem cont de evoluția ideilor și de interpretarea mitică pentru a recunoaște în acest zeu, mai târziu, un zeu solar. La origine el aparține simbolisticii lunare. S-a apropiat numele atic *Apollon* de forma sa doriană

Apellon, mai mult un Apollon muntenesc - cioban. Apollon zeul de la Delos și Delphy simbolizează suprema spiritualizare greacă, chiar dacă face apel la deplasarea zeului - obligatorie - la Tracii hiperboreeni, leagănul original al acestuia. În Dacia găsim toponimul de *Apulon* (intracarpatic), precum și formele corupte de (*a*)*Pelendava* sau (*a*)*Polondava* și carele solare de bronz de la Bujoru și Orăștie, care atestă cultul lui Apulo la Traco-Geții preistorici. Remarcăm și asemănarea lingvistică dintre dorianul Apelon și geticul (*A*)*Pelen(dava)*.

Tot la Troia, alături de arcașul Apollon apare totdeauna sora gemă Artemis-Săgetătoarea, cu arcul de aur (Iliada XX). Este sălbateca zeiță a naturii.

Artemis, ca și Artemida-Regina sau Sarmis getica, derivă etimologic paradoxal din principiul androgin solar hitit *Sarma*.

Și la Germanii primitivi, în dualitatea bărbat-femeie, soare-lună, principiul feminin este considerat activ. Zeița Soarelui fecundează și dă viață: «die Sonne, der Mond». Cunoașterea din antichitatea greacă a fazelor lunare și venusiene și analogia dintre ciclul lunar și ciclul femeilor a determinat feminizarea rapidă a zeilor selenari și androgenizarea zeilor solari (Ludvik Sovček, *În căutarea civilizațiilor pierdute*, Trad., București, 1984).

Între lumea traco-getică și cea greco-romană găsim o semantică hermenetică asemănătoare pentru cultul Apulo-Sarmis (traco-getic) și Apollon-Artemis (grec), semantică inversată însă față de lumea hitită și troiană (microasiatică), cuplul Appuluna-Sarma (hitit) și Apollon-Artemis (troian).

Zamarovsky consideră arta hitită o «primăvară timpurie a artei grecești și, totodată, arta celei mei vechi civilizații indo-europene».

Etruscii au adus unele elemente de cultură hitită direct în Italia, fără mijlocirea Grecilor.

Iar Hrozny afirmă că Hitiții apar în istorie ca cei mai buni intermediari între Asia pe de o parte și Europa, zona Mării Egee, Grecia și Roma, pe de altă parte.

Numărul relativ mare de argumente și varietatea acestora (filologice, mitologice, de artă, de civilizație materială etc.) privind asemănări din lumea Tracilor și lumea Hitiților, se impun ca susținând părerea după care leagănul primordial al poporului hitit ar fi putut fi spațiul carpato-istro-pontic, părere pentru a cărei contestare nu există nici-un temei și nici o opoziție motivată științific.

G.I.



TRACOLOGUL MARIN BĂRBULESCU-DACU

de EUGEN JENICĂ POPOVICI

Pe linia îndreptării cercetărilor științifice asupra începuturilor de înjghebare a limbii și etniei Românilor spre izvoarele ancestrale - fără a elimina sau nesocoti influența reală a unor suprapuneri ulterioare -, se impune revalorizarea muncii titanice și a operei preaputîn cunoscute a filologului Marin Bărbulescu-Dacu, care timp de peste șase decenii nu a avut un țel mai înalt în viață decât acela de a elucida misterul obârșiei noastre naționale.

La 4 septembrie 1981 s-a împlinit centenarul nașterii sale. Izvoarele vieții sale au început în comuna Tencănaul Doljului, ca fiu al unor săteni. Descoperirea câtorva monede dace, purtând pe avers efigia «călărețului trac», chiar pe miriștea din apropierea satului, i-a fost primul impuls pentru dezlegarea atâtor enigme din trecutul neamului românesc.

În jurul anului 1890 a venit în București spre a urma cursurile Liceului Lazăr, unde lecțiile de filologie clasică și mitologie antică ale marelui dascăl Popa Lisseanu i-au stimulat și întărit pasiunea pentru istorie.

În jurul anului 1910, aflând din studiile unor istorici străini despre emigrarea Arieniilor ancestrali din Europa înspre îndepărtata Arya Varta (India) și apoi, după contopirea lor cu băștinașii locali, despre revenirea pe vechiul continent, a reușit să obțină detașarea lui la serviciul poștal maritim și astfel a avut posibilitatea să ajungă în India. Acolo a vizitat renumitele metropole Bombay, Calcutta, Benares și Dacca, aceasta din urmă oferindu-i surpriza de a constata că vestimentarea sătenilor autohtoni se aseamănă leit cu portul țăranilor români din Câmpia Dunării.

După apariția, în 1911, a operei *Dacia Preistorică* a inspiratului istoric Niculae Denșianu, cu revelarea «lumii pelasge» și a «imperiumului arianic», M. Bărbulescu s-a dedicat studiului mitologiei, religiei și istoriei hinduse.

După peste 20 de ani de studii, în 1934 tipărește, în limba franceză, un glosar cu 290 de termeni sanscritei, cu construcția lor structurală și înțelesul identic în limba română. În 1936 scoate la lumină, în condiții tehnice modeste, originala lucrare *Originea daco-tracică a limbei române*, având-o ca colaboratoare pe fiica sa Maria Bărbulescu.

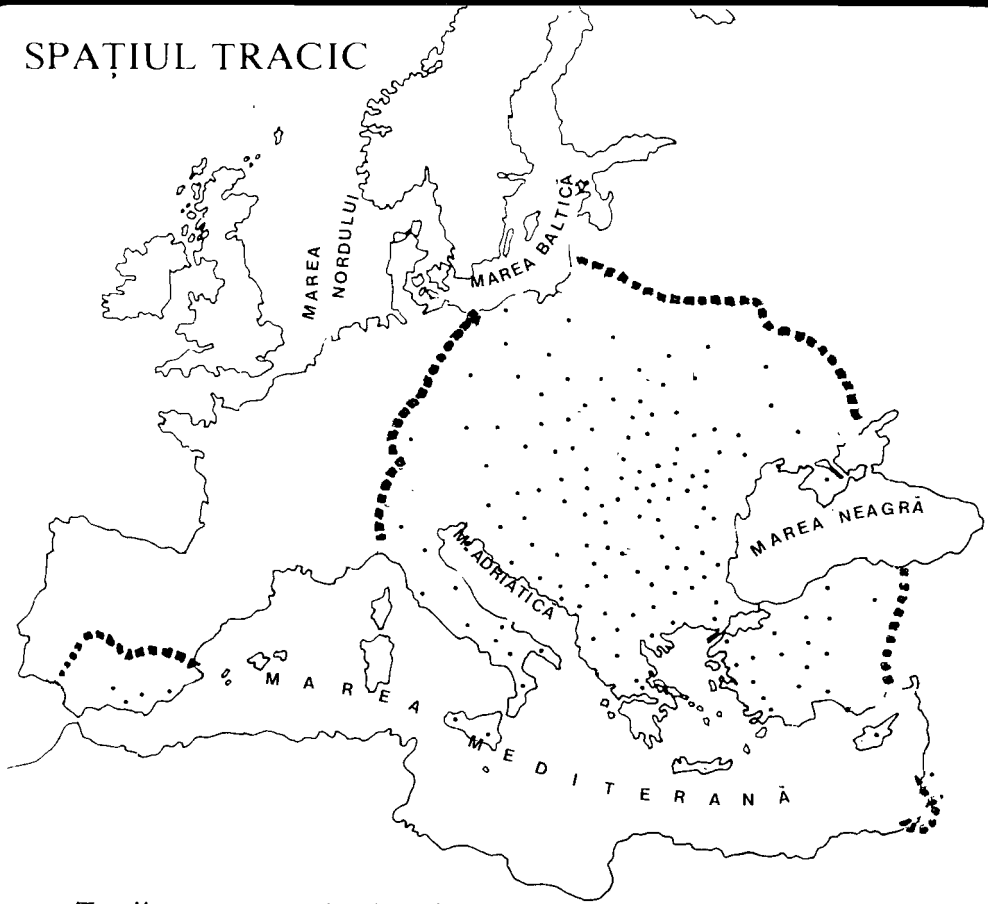
Unicul ecou, după apariția acestui studiu, eminentamente revoluționar în domeniul descinderii și formării limbii române, au fost elogiioasele aprecieri ale unui restrâns cerc de reputați intelectuali, printre care acad. Ion Brătescu Voinești, reputatul arheolog Niculescu Ploșor, romanistul bucovinean prof. Bacinschi, prof. univ. I. Hudiță și alții.

Ajutat de o memorie neobișnuită și de o mare energie creatoare, Marin Bărbulescu, care purta și co-numele autorizat de Dacu, a lucrat fără întrerupere până la vârsta de aproape 90 de ani, murind la 4 noiembrie 1970. A lăsat în urmă 24 de condiți mari cu mii de cuvinte sanscrito-române, numeroase dosare cu observații, adnotări și aprecieri, printre care descifrarea faimoasei inscripții de pe o stea funerară descoperită de arheologi francezi pe insula Lemnos, care actualmente face parte din fondul Muzeului arheologic din Atena.

Originala erudiție a acestui făclier spiritual se evidențiază în studiul *Originea daco-tracă a limbei române*, vastă operă de filologie comparată, cu referire la limbile: slavona veche, germana veche, albaneza, aromâna, catalana, elina, istro-româna, italiana, latina, franceza, macedo-româna, reto-româna și altele.

Cele 6.500 de cuvinte din lucrările amintite, ca și cele câteva mii rămase în manuscrisele sale, l-au îndrituit pe Marin Bărbulescu-Dacu să afirme că limba sanscrită, adică limba veche hindusă din Arya Varta este matca de obârșie din care a purces și s-a închegat graiul românesc, pe când celelalte elemente lingvistice cuprinse în el aparțin unor suprapuneri cu mult mai târzii.

SPAȚIUL TRACIC



Tracii sunt neamul cel mai numeros și mai răspândit din lume, după cel al Indienilor (Herodot)

CUPRINSUL

J. C. Dragan, <i>Evolution agraire et croissance démographique</i>	1
N. Vlora Falaschi, <i>La lingua dei popoli, il più prezioso archivio documentario</i>	4
A. D. Câmpeanu, <i>Mileniul traco-dac imperial</i>	7
G. Vaida și I. Cionchin, <i>Autohtonismul cuvintelor românești: săgeată, întuneric, cătun, cătană și furtună</i>	8
G. Iliescu, <i>Spațiul carpato-istro-pontic, leagănul originar la Hitiților?</i>	14
E. Jenică Popovici, <i>Tracologul Marin Bărbulescu-Dacu</i>	23

NOI TRACII

Redactia: Via Larga 11, Milano

Direttore responsabile: Sabino d'Acunto
Direz. Foro Traiano 1/A Roma - Reg. Trib. Roma n. 17282 del 31.5.78
Rivista mensile - Spedizione in abbonamento postale gruppo terzo (70%)